



HAL
open science

Traversée de frontières. L'identité combinée d'une jeune fille de France et de Turquie au fil du temps

Claire Autant-Dorier

► **To cite this version:**

Claire Autant-Dorier. Traversée de frontières. L'identité combinée d'une jeune fille de France et de Turquie au fil du temps. Faire figure d'étranger, regards croisés sur la production de l'altérité, Dir. Claire Cossée, Emmanuelle Lada, Isabelle Rigoni, Armand Colin, Paris, 2004, pp.103-118., 2004. halshs-02013206

HAL Id: halshs-02013206

<https://shs.hal.science/halshs-02013206>

Submitted on 10 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traversée de frontières

L'identité combinée d'une jeune fille de France et de Turquie au fil du temps

Claire Autant-Dorier, anthropologue, Université J. Monnet, Saint-Etienne.

Comprendre la logique des parcours des migrants

La recherche a porté sur une dizaine de familles installées dans la Loire. Elles sont originaires de diverses régions de Turquie, et viennent essentiellement de zones rurales du centre de l'Anatolie. Elles sont turques et musulmanes sunnites. En cela elles caractérisent bien la majeure partie de la population turque émigrée vers la France mais ne représentent pas toute la diversité ethno-culturelle de la Turquie et de ce courant migratoire (Kurdes et Alévis notamment).

Plutôt que de demander aux personnes rencontrées de se situer par rapport à une appartenance à la société française, j'ai cherché à saisir comment les identités se construisent à travers leur parcours et les situations concrètes qu'elles vivent. La méthode choisie a consisté dans le suivi des réseaux de parenté ici et là-bas afin de sortir du point de vue de la société "d'accueil" et de la seule perspective de l'intégration. La compréhension des logiques d'action des individus (les rôles qu'ils occupent, la façon dont ils se positionnent) est ainsi moins référée à ce qu'ils "sont" qu'à la configuration des relations dans lesquelles ils s'inscrivent.

Cette recherche menée auprès de familles turques s'est déroulée sur plusieurs années (1993-2000). Or, pendant cette période, de nombreux événements et rebondissements sont intervenus qui imposent de se départir de certains présupposés et conduisent à insister sur les capacités de réorientation des migrants et de leurs enfants, elles-mêmes liées à certaines compétences :

compétence à mobiliser le réseau de parenté, à circuler entre les espaces et les univers de normes, à combiner ces normes et références plurielles, ... L'histoire de Elif, jeune fille française d'origine turque relatée ici, illustre concrètement cette compétence à traverser.

Chronique d'un destin négocié

De la violence aux fétiches

Elif, née en 1976, est l'aînée de trois filles et un garçon. Les familles paternelles et maternelles sont originaires de la région de **ESKİŞEHİR**, dans le centre-ouest de l'Anatolie. A la génération des grands-parents, une première migration a été effectuée de la campagne vers la ville, puis vers l'Europe. Ses parents (nés en 1955 et 1957) sont venus chacun en France, dans la Loire, avec leurs parents et frères et sœurs respectifs dans les années 1970 alors qu'ils étaient adolescents. Les deux familles, déjà liées par des alliances préalables, les marient en 1975. Depuis leur divorce en 1994, Elif vit avec ses deux sœurs et son frère chez leur mère. L'ensemble du groupe de parenté a adopté la nationalité française et est fortement investi dans des activités commerciales et entrepreneuriales avec une réussite certaine, pour la famille paternelle en particulier. En comparaison d'autres familles que nous avons rencontrées, les filles sont relativement libres de leurs sorties et tenues vestimentaires, elles ont pratiqué des activités sportives dans un club français mais font aussi partie d'un groupe folklorique turc, et si les petits amis sont un sujet de discussion fréquent, le mariage ne semble pas à l'ordre du jour à un âge où d'autres sont déjà mariées (16-18 ans). L'origine plus urbaine de la famille et sa réussite économique, une pratique religieuse faible¹, le fait que les parents soient venus en France avec leur famille élargie, comme le divorce des parents, semblent expliquer cette situation particulière. Nous suivrons ici l'histoire de Elif à partir de 1996 où je les ai rejointe en vacances en Turquie.

¹ [La famille est sunnite ; la mère de famille porte le foulard à la façon villageoise, mais ils ne fréquentent pas de salle de prière et respectent le ramadan de façon assez partielle. Les enfants n'ont en outre pas été inscrits à des cours religieux.](#)

Carnet de terrain, août 1996, ESKISEHIR.

17 août 1996 :

A mon arrivée dans leur petite maison nouvellement acquise en Turquie par la mère, celle-ci et les deux filles aînées commencent à me raconter les événements des jours passés ; Elif en particulier.

Depuis leur arrivée en Turquie mi-juillet, la demi-soeur du grand-père maternel a fait pression pour que Elif se fiance avec son fils¹. Elle refuse car il ne lui plaît pas. Finalement, un matin "en se réveillant" elle décide d'accepter, sans savoir vraiment pourquoi. Le jour même la bague est achetée et le soir les fiançailles sont célébrées. Elif se dit qu'elle est en train de faire "une connerie". Elle reste fiancée 5 jours, mais évite son fiancé. Finalement il y a deux jours, elle décide de rompre ses fiançailles. Sa mère, qui ne l'avait pas encouragée à dire oui, ne comprend pas pourquoi elle se rétracte finalement. Quand les oncles maternels apprennent sa décision, ils la battent. Son frère y participe également. Le lendemain les oncles disent vouloir emmener Elif chez un *hoca* (sage-religieux), pour faire lever le sort qui a forcément été jeté sur elle. Elle refuse. On lui donne tout de même de l'eau purificatrice.

Elif m'explique que, outre cette histoire, elle est vraiment "dans la galère" parce qu'elle est tombée amoureuse d'un autre cousin de ce même côté de la famille. Selon elle, il l'aime aussi, ils sont d'ailleurs "sortis ensemble" (c'est-à-dire qu'ils se sont embrassés) alors qu'elle était fiancée. La situation paraît alors fort délicate.

18 août 1996 :

Les discussions qui suivirent m'ont confirmé les faits et me les ont rendus un peu plus clairs. Il s'avère que la famille de son fiancé a fini par la convaincre en lui promettant de très nombreux cadeaux et "une vie de pacha". De plus, l'ex-futur fiancé avait "l'air sincère". Quelques compliments bien placés et un air malheureux ont pu suffire à faire le reste ; la pression psychologique était telle depuis quelques semaines qu'elle a aussi dit oui pour s'en débarrasser ; ce qui est le cas dans de nombreuses négociations matrimoniales observées par ailleurs.

Quant aux histoires de sort, Elif n'y croit pas trop mais elle ne boit pas l'eau "purificatrice" donnée par le *Hoca* de peur qu'elle comporte un sort pour la faire changer d'avis.

Cette histoire peut faire apparaître une certaine "inconstance" des décisions et choix de cette jeune fille. A première vue, elle semble faire les choses en dépit du bon sens. L'examen plus précis des justifications qu'elle donne de ces épisodes permet en fait de voir qu'il s'agit d'une adolescente qui découvre très normalement la période des amourettes, régie plutôt par des engagements ponctuels et soudains, et dans le même temps d'un système de gestion des relations garçon-fille contrôlé par les familles et régi par des

¹ [Cette branche de la famille maternelle dont l'âge correspond à la génération de la mère de Elif, vit en Turquie, ce qui explique la pression forte exercée pour des mariages avec des filles turques de France : Elles représentent la possibilité pour un homme de migrer légalement.](#)

principes rigides. Ces deux registres d'action et de justifications fonctionnent simultanément, y compris pour la jeune fille elle-même qui mêle complètement les deux. Ainsi ce qui pourrait n'être qu'une petite aventure sans conséquences devient, dans le contexte du retour estival en Turquie, une véritable histoire de famille, dans laquelle l'ensemble du groupe de parenté est engagé. Le décalage entre ces deux conceptions des choses se révèle à ses dépens et le fait que ces événements aient lieu en Turquie impose de se conformer à ce qui s'y fait. Le rejet des fiançailles de la part de Elif paraît incompréhensible et blessant pour les parents du jeune homme qui vivent en Turquie. Tout se passe comme si ce geste demandait alors à être intégré dans le schéma traditionnel de l'atteinte à l'honneur. Les coups, donnés par les oncles maternels et le frère de Elif, apparaissent dans ce contexte comme une réaffirmation de la coutume : ils constituent une pratique de réparation immédiate. Or ces hommes, qui vivent pour leur part en France, ne sont pourtant guère soucieux du bon respect des règles et coutumes. Mais, dans cet espace-temps du retour estival en Turquie, ils jouent là leur image face aux autres. Dans le contexte sensible des rapports entre apparentés vivant de part et d'autre des frontières, l'honneur n'est pas tant une valeur en soi qu'un registre de l'action qui permet de manifester l'importance accordée à la « face » de l'autre et de préserver le lien en réaffirmant les rôles et places de chacun. Le second schéma mobilisé est celui des sortilèges. Une typification nouvelle de la situation faisant appel à ce registre de signification magico-religieux va permettre que le conflit soit finalement réglé. Reprenons donc la suite du déroulement des événements :

La divination et les sorts comme recours

Carnet de terrain, ESKISEHIR.

20 août 1996

La journée apporte son lot d'événements, et la nuit aussi.

L'ex-fiancé de Elif vient lui rendre visite en compagnie de deux copains. La discussion se fait calmement. Son ex-fiancé a l'air gentil, déçu de ce qui lui est arrivé mais pas agressif. Il souhaite à Elif qu'elle soit heureuse. A un moment de la discussion, Elif dit en français qu'elle a vraiment été "conne", que "ça ne tourne pas rond dans sa tête". Dès le départ de son ex-fiancé elle est triste et regrette en partie d'avoir rompu ses fiançailles. Elle en a presque oublié son autre cousin qui était l'homme de sa vie une heure avant. Après discussion elle conclut qu'il vaut mieux qu'elle oublie les deux et qu'elle ne se marie pas avant 21-22 ans.

Vers 2 heures 30 du matin, avec force rires et cris débarquent Mustafa (le frère de Elif) un copain à lui, Muzaffer et les deux sœurs divorcées de celui-ci : Nilüfer et Selma. Ils habitent pendant l'année en France. Toute la maisonnée se réveille. Nous buvons un café préparé par la mère, puis ceux qui veulent "être lus" retournent leurs tasses. Nilüfer lit dans le marc pour Elif. Elle "voit" qu'elle a été tapée, qu'un sort pèse sur elle, et qu'elle n'a pas été elle-même ces derniers temps. Elle lui conseille vivement d'aller voir un *Hoca* ; le même que celui qu'elles ont consulté, elle et sa sœur, pour leur divorce. Le fait qu'il ne prenne pas d'argent est présenté comme une garantie de son efficacité. Elif, impressionnée par les talents de divination de Nilüfer, accepte d'aller voir le *Hoca* en question. Il est convenu qu'elle ira le lendemain.

Hanife (la sœur de Elif) m'explique ensuite que le sort, désigné par le terme de *muska*, est jeté par le biais de petits papiers repliés où sont inscrits des formules incantatoires en arabe (papiers que l'on désigne par le même mot de *muska*) ; ces amulettes ou fétiches peuvent être cachés chez la personne que l'on veut atteindre, dissous dans l'eau ou mêlés à une préparation culinaire qu'elle absorbera¹.

Contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer spontanément, le recours à la divination et aux sorts n'est pas introduit ici par une personne âgée ou quelqu'un qui serait pleinement inscrit dans l'espace de référence villageois ; ce sont au contraire des jeunes femmes vivant en France, qui plus est divorcées, qui produisent cette réinterprétation de la situation. Ce recours au registre symbolique constitue une ressource dont elles ont déjà éprouvé l'efficacité pratique qui justifie que l'on y croit. Croyance qui n'exclut pas, en France comme en Turquie, face aux difficultés de la vie (conflits de couples, stérilité, dépression), d'utiliser aussi l'aide de travailleurs sociaux, de médecins ou des procédures juridiques : les deux ordres de pensée et d'action étant perçus dans leur complémentarité.

Le 21 août Elif, sa sœur et sa mère ainsi que les amies venues la veille vont chez le *Hoca* qui les reçoit dans sa vieille maison villageoise, De nombreux Corans sont posés sur une table. L'ambiance mystique les met mal à l'aise, elles ne sont pas sérieuses, rient beaucoup, à l'exception de la mère de Nilüfer elle aussi présente. Le *Hoca* se fâche.

Il dit :

« il y a un muska en France et un autre en Turquie ».

Pour enlever le sort, il prescrit d'aller se baigner dans une rivière à minuit, de faire trois aller-retour en nageant sans regarder derrière. Puis il recommande

¹ [Ces pratiques peuvent avoir lieu aussi bien en Turquie qu'en France ; dans les cas observés il est fait recours à des *hoca* turcs mais un autre officiant musulman peut -être sollicité si le premier fait défaut \(les marabouts africains passent d'ailleurs des petites annonces dans les journaux turcs afin de capter cette clientèle\).](#)

d'aller à Afyon, auprès d'un *türbe* (mausolée d'un Saint). Ensuite il faut que Elif revienne et fasse une prière deux fois. Enfin elle devra revenir le voir pour mesurer s'il y a eu changement et si elle est purifiée. Elif dénonce le fait que les instructions du *Hoca* visent surtout à éprouver sa foi. Elle décide qu'elle ne s'y soumettra pas, de plus elle n'a pas de voiture pour aller à Afyon (à 150 km). Le caractère sans doute trop mystique de ce personnage et ses exigences religieuses ne permettent pas à Elif de s'approprier cette solution trop éloignée de ses propres conceptions. Le « bricolage culturel » est tenu dans les limites de la cohérence que l'individu tente malgré tout de maintenir.

Le lendemain de cet épisode, l'un des oncles maternels qui l'avait frappée vient chez Elif avec sa femme (ex-future belle-mère de Elif) ainsi qu'un beau-frère de celle-ci. L'oncle explique en ma présence, en français et en turc alternativement, qu'eux aussi sont allés voir un *Hoca*, à **ESKİŞEHİR**, tôt le matin. Il explique que ce *Hoca* a étudié en Suisse, il a mené de grandes études de sociologie et des études sur la religion (théologie). Il sait parler français, mais leur a parlé en turc. Des gens viennent d'Istanbul et d'Europe pour le voir. L'oncle a expliqué au *Hoca* l'histoire de Elif et celui-ci a dit « *d'amener vite Elif et sa mère car il voit plein de choses à leur sujet.* » Pour le moment ils n'ont rien eu à payer. Elif et sa mère partent donc sur-le-champ avec l'oncle et les autres. Elif m'en fait le récit à son retour.

Une solution magique : la combinaison des registres médical et religieux

Récit de la visite chez le *hoca*-médecin

Après trois quart d'heures d'attente, le *Hoca* reçoit Elif, sa mère, l'oncle et sa femme dans un bureau, "comme un médecin". Des diplômes encadrés sont accrochés aux murs de son bureau. Sur le bureau est posé un téléphone sans fil, sur un pan de mur une armoire vitrée est pleine de livres et de Corans. "Un lit d'hôpital" (plutôt lit de consultation médicale sans doute) est placé à côté du bureau et un fauteuil fait face à ce dernier ; d'autres sièges sont disposés autour pour la famille du "patient". Le *Hoca* est jeune (27 ans), habillé en jean, chaussures bottines, T-shirt style Lévis, il fait très "européen" : "on voit qu'il a habité en Suisse" dit Elif. Il dit d'emblée vouloir laisser de côté l'histoire des fiançailles. Il explique qu'il a souhaité la voir parce qu'il a vu "qu'ils lui ont fait des choses". Il s'approche d'elle et l'interroge. Il lui demande où elle habite, quel est son âge, puis lui dit de répondre par oui ou non, et de ne jamais lui couper la parole. Ensuite il s'approche et lève sa main gauche devant ses yeux, il l'invite à ne pas se déconcentrer, il lui demande si elle y voit divers signes et objets ; elle aperçoit finalement une marque lumineuse. Ensuite, il part vers sa table, prend un verre d'eau, fait un *duha* (une prière) penche un peu le verre et souffle. Il se tourne vers Emine (la mère) et lui dit : " *Pourquoi tu as attendu tout ce temps ? Tu ne t'étais pas rendu compte que ta fille*

s'étouffait ? ". Ensuite Elif a expliqué tout ce qu'elle ressentait physiquement (angoisse, sensation d'étouffement ou d'oppression, mal au ventre.) Le *Hoca* a dit "*Écoutez tous ! On lui a fait manger trois fois quelque chose.*" Il explique que le *muska* qu'il va faire à Elif la protégera de ce qui lui a été fait, et que le sort se retournera contre ceux qui le lui ont fait (mais il refuse de désigner nommément un coupable). Le sort qui pesait sur Elif devait l'empêcher de former un couple et de réussir professionnellement. On a voulu "*bloquer tous ses fils*" (tout ce qui la relie) pour "*qu'elle soit mal*" .

Après cela il revient vers Elif et lui dit : "*je vais te remettre dans ton état d'étouffement, quand j'y arriverai tu dois me dire d'arrêter ; tu dois crier et rejeter l'étouffement que tu as depuis deux ans.*" Cela doit lui permettre de voir si ses symptômes viennent de ce qu'on lui a fait manger ou d'une maladie. S'il parvient à faire revenir l'étouffement, cela prouvera que celui-ci est dû à un *muska*. Il lui met alors les pouces sur les tempes, les doigts sur les yeux, fait de petits cercles, elle est assise bien droite. Elle sent alors une chaleur montant du ventre vers la gorge, elle étouffe, elle se sent comme si elle allait mourir, elle retrouve, en quelques minutes de manipulation, exactement la même sensation que lorsqu'elle va mal. Elle supplie alors qu'il arrête, son cœur "bât à 200". Il arrête. Elle retombe, "ramollie". Le *Hoca* dit que le sort date de deux ans et a été jeté en France, que c'est profondément installé. Ensuite il ouvre le Coran, puis il se met à écrire sur un petit papier des prières "*qu'il connaît par cœur*", pour la protéger. Elle devra le porter sur elle pendant environ 5 ans. Puis il donne un autre papier écrit, dit de le mettre dans une bouteille d'eau et de boire cette eau pendant une semaine, puis de manger ce papier. Cela doit "nettoyer" ce qu'elle avait absorbé. Il dit qu'il ne fera rien pour la remettre avec son fiancé, ceci relevant du seul choix de Elif. Cependant il s'entretient avec elle à ce propos : il vante les mérites de l'ancien fiancé et met en évidence les défauts de son amoureux. Reprenant là point pour point les arguments que Emine donnait à sa fille, arguments qui sont sans doute partagés par les frères de celle-ci...

Le *Hoca* souhaite à Elif d'aller mieux et d'être heureuse. Elif et sa mère sortent, c'est l'oncle qui paye les deux millions de Livres pour la consultation (environ 50 francs).

Cette séance apparaît comme un mélange de pratique médicale et psychanalytique et de séance de divination ou d'exorcisme que ne dénierait pas les praticiens de l'ethnopsychanalyse, jusque dans le traitement collectif qui est fait conjointement des symptômes de la jeune fille et des conflits familiaux.¹

Fin août, la solution de l'énigme *muska* a été trouvée. Le jeteur de sort serait un jeune homme vivant au village, marié à une cousine maternelle de Elif qui vit en France. Or il se trouve que cette cousine retarde depuis 2 ans la procédure de regroupement familial sous divers prétextes car elle ne veut pas de ce mari. La culpabilité de celui-ci dans le *muska* de Elif va permettre finalement à sa cousine de justifier sa volonté de divorcer. La solution trouvée aux histoires des uns faisant ainsi le bonheur des autres

Toujours est-il que Elif a bien bu son eau, mangé le papier, et porté le *muska* même en maillot de bain lors du séjour balnéaire qui suivit ces événements. Elle

¹ [B. Latour \(2000\) souligne que "bien loin d'un retour à l'archaïsme ou d'un enchaînement à la culture Thobie Nathan fait un travail subtil de refabrication des personnes en leur donnant la possibilité de combiner des nouvelles attaches qui les font être". Voir aussi Latour \(1993\).](#)

a réalisé que ceux qui avaient critiqué ses fiançailles et poussé à la rupture sont justement les partisans d'autres "demandeurs". L'explication logique est donc trouvée, ne remettant pourtant nullement en cause l'explication magique. Les sorts, de fait, se résolvent une fois que l'on a pu *dire* qui en était le coupable, renouer par la parole les liens sociaux de rivalité et de concurrence qui sont à la base des tensions dans le groupe (Favret-Saada, 1985). Ces épreuves contribuent simultanément à reconfigurer les réseaux de parenté situés en divers territoires et les références symboliques qui y circulent. Le recours au registre magique ne doit pas être compris dans ce cadre comme un repli vers un seul espace de référence (le village) ou un retour à «La» tradition mais plutôt comme un moyen d'accompagner les changements et de faire tenir ensemble les membres du réseau de parenté en intégrant les rivalités et attentes produites par la migration.

Le métissage comme réinterprétation des significations

La relecture complète qui a été faite du refus par Elif de ses fiançailles apparaît en ce sens comme un véritable tour de force, sinon un tour de magie. Alors que les comportements de cette jeune fille née en France demeuraient incompréhensibles et de ce fait inacceptables pour la famille de Turquie, le recours aux fétiches a permis de faire accepter sa décision en donnant sens à la situation. Le *Hoca*-docteur qui dénoue le sort, et par là-même, les nœuds du conflit familial, figure bien, par son profil particulier et son mode opératoire, les multiples dimensions en jeu. Elif, en acceptant de rentrer dans et de croire à cette logique magique, se défait de l'étrangeté incompréhensible qui amenait les autres à la violence. Ce *Hoca* apparaît comme un véritable "commutateur de codes"(Hymes, Gumperz, 1989) dont l'efficacité auprès de Elif, comme de sa famille, tient au fait qu'il a su s'appuyer sur des schémas de perception, des structures interprétatives, connus des uns et des autres, et qu'il a su traduire dans un même langage les perceptions de part et d'autre. Pour J. Favret-Saada (1985), les sorts et les pratiques pour les lever, apparaissent comme une forme particulière d'échanges de parole, une guerre de la parole, qui inscrit chacun dans un réseau de communication. Cette guerre les insère dans un même monde de signification, malgré leurs oppositions et différences.

Au-delà, ces évènements viennent remettre en question certains présupposés : D'une part la situation de femme divorcée de la mère n'a pas donné lieu — comme c'est parfois le cas — à une mise à l'écart de la part du réseau familial, mais dans le même temps l'indépendance, que l'on aurait supposée ainsi acquise, n'empêche nullement les stratégies matrimoniales et l'emprise de la famille sur les jeunes. Leur mère ne peut guère faire bénéficier à ses filles de son autonomie : elle ne s'interpose pas lors des coups et laisse aux oncles l'initiative du règlement par les sorts. Il n'y a donc pas une transmission intergénérationnelle de l'émancipation qui serait automatique, celle-ci reste à négocier. D'autre part l'apparence de "modernité" que donnaient à voir, entre autres, les activités sportives des filles n'est pas pour autant incompatible avec des croyances et pratiques magiques et religieuses. Paradoxalement, il semble même que ce soient ces pratiques et croyances qui permettent finalement de faire accepter les choix de Elif. La "tradition" est ici utilisée au service des transitions.

On voit ainsi se construire une identité métisse, un "moi métis" renvoyant au

"(..) moi nietzschéen - (qui) comme le moi freudien, et la concomitance n'est pas que chronologique - ne sert pas un sujet plein et intègre. Vidé du mythe de l'intériorité, il est un champ de forces en confrontation et en mouvance (...)."

(Laplantine et Nouss, 1997, p.94). Ce qui guide les modes d'actions n'est donc pas réductible à des appartenances absolues, ou à la seule volonté de rupture ou de reproduction de la tradition par un sujet.

Un mari "moderne" épousé selon des principes "traditionnels"

De retour en France, une période relativement calme durant l'hiver 1996-1997 a suivi les événements relatés plus haut. Les filles continuent leurs études et Mustafa, leur frère, commence à travailler pour son oncle comme maçon. Mais, alors que rien ne semblait se préparer quelques semaines plus tôt, la rapidité avec laquelle se sont décidés les mariages des uns et des autres est apparue fort surprenante : Hanife, à peine fiancée au printemps, épouse son petit ami turc en novembre 1997 et doit alors renoncer à entrer en terminale, ses beaux-parents n'y étant pas favorables ; Mustafa, le fils, surpris avec la jeune fille turque qu'il fréquentait depuis quelques semaines par les parents de celle-ci, décide de "l'enlever" et de se marier (il fugue avec elle pour imposer leur union)

; enfin Elif décide de se fiancer avec un Turc à peine entrevu l'année précédente en Turquie et l'épouse deux mois plus tard.

Le mariage surprise de Elif

Carnet de terrain, Saint-Etienne.

12 Février 1998

Elif se rend seule en Turquie fin août 1997 (cela n'était pas prévu au printemps) pour s'y marier. Elle va à Istanbul et se fiance puis se marie « sur les papiers » à cette occasion [le mariage est réalisée sur le plan administratif afin d'initier rapidement la procédure d'immigration du conjoint en France, mais il ne sera socialement célébré, et donc reconnu par les familles, que plus tard. Elle épouse Mahmut T., qui est d'Istanbul et travaille dans un service de la police chargé de la circulation automobile. Elif valorise beaucoup cette activité professionnelle, qu'elle estime "assez haute". Le statut de fonctionnaire a, en Turquie, un prestige certain. Elle décrit sa famille comme aisée.

Elle présente aussi la famille de son mari comme ayant un mode de vie très "décontracté". Elle dit même avoir été choquée de la désinvolture des relations : elle évoque les femmes assises sur les fauteuils alors que certains hommes sont par terre, un jeu de cartes improvisé entre frères et sœurs, ainsi que beau-frère et belles-sœurs, auquel on lui propose de se joindre. Elle exprime la honte qu'elle a ressentie face à cette proximité chaleureuse. Elle souligne les tenues de ses belles-sœurs qu'elle trouve impudiques : shorts, jupes courtes. Alors que l'été précédent, lorsque nous étions allées quelques jours au bord de la mer en Turquie, elle et sa sœur étaient vêtues de petits shorts moulants très courts pour se rendre à la plage ; mais là-bas, il n'y avait point de regards d'hommes de la famille ou qui les connaissaient, c'est donc plus le contexte et le cadre que la tenue en soi qui la gênent en l'occurrence.

Elle conclut de ces différentes réactions qu'elle a finalement une mentalité assez arriérée. Et même si elle apprécie certaines libertés, elle dit garder les valeurs et principes stricts qui lui ont été transmis. Elle évoque, en quasi - sociologue, que ces manières - d'être incorporées ("qui sont à l'intérieur de moi") fonctionnent presque malgré elle. Elle s'est aperçue que certaines attitudes et comportements sont impossibles pour elle alors qu'elle ne les condamne pas et aspire même à vivre ainsi.

Elif a présenté son fiancé et sa famille à son père qui réside en Turquie à ce moment-là, auprès de la femme qui fût à l'origine de son divorce. Il a donné son accord pour le mariage, reprenant ainsi son rôle de père qu'il avait délaissé auparavant.

J'ai l'impression, en écoutant Elif, d'entendre se dérouler un roman un peu irréel. Je demande, interloquée par cette histoire, comment elle a connu "ce type d'Istanbul". Je m'aperçois, en le disant, que "ce type" est désormais son mari. Gaffe malheureuse qui traduit ma perplexité. Elif répond qu'elle a connu "ce type" au début de leur séjour à Istanbul en 1996, et qu'ils avaient fait connaissance grâce au frère de son mari qui avait connu des personnes de sa famille alors qu'il travaillait au consulat. A l'occasion d'une visite de Mahmut (son futur mari) et de son frère à ses cousins, il aurait aperçu Elif, celui-ci s'est alors renseigné sur elle et une autre "rencontre" avait été organisée où Elif avait discuté avec lui. Les péripéties qui suivirent, relatées plus haut, lui avaient fait quelque peu oublier cette rencontre. Mahmut, lui, n'a pas oublié Elif et s'est procuré son numéro de téléphone en France. Il lui a proposé de correspondre avec lui pour mieux faire connaissance, elle a accepté, alors qu'au moment de son appel, elle me dit avoir eu du mal à se souvenir qui il était. Pour la convaincre, il lui a

expliqué qu'il avait eu d'autres copines avant mais qu'elle restait toujours dans son esprit avec "ses grands yeux bleus". Il lui dit avoir été touché par l'atmosphère familiale chaleureuse et le fait que la mère de Elif l'ait appelé "mon fils", jouant ainsi sur un double registre de séduction et de conformation aux valeurs familiales.

La correspondance épistolaire acceptée par Elif fut accompagnée de quelques démarches auprès de la famille en Turquie et, avec l'accord de sa mère, Elif s'est rendue en Turquie pour le revoir et décider si elle acceptait sa demande en mariage. Elif m'explique qu'une fois décidée à se fiancer avec lui, elle n'a cependant pas voulu coucher avec (seul un mariage civil a été fait) : elle attendra la cérémonie rituelle officielle pour cela. Lui a accepté ses exigences, tout en riant un peu de sa représentation arriérée de la virginité et du mariage.

La question qui se pose maintenant est celle de leur pays de résidence, question qui ne semble pas avoir été discutée avant le mariage. Mahmut voulait que Elif vienne vivre en Turquie, il n'a pas du tout envie de venir en France. Il craint, à juste titre d'être fortement déclassé professionnellement. Elif, quant à elle, ne souhaite pas aller vivre en Turquie, elle ne veut pas laisser sa mère et s'éloigner de sa famille. Elle argue auprès de son mari du fait que lui n'a plus sa mère et ne rend guère visite à son père. Pour l'instant, rien n'a été décidé, mais il prend tout de même des cours de français dans l'éventualité d'une venue en France.

Depuis son retour de Turquie, Elif a travaillé trois mois comme V.R.P., ce qui lui permet de faire venir son mari. Enfin elle a loué un appartement dans un immeuble appartenant à un Turc. Depuis qu'elle a loué cet appartement, elle a écrit à son mari qu'il était trop tard pour renoncer à venir.

Une jeune femme traversée de frontières : brouillage et recomposition identitaires

La capacité de circulation entre les différents espaces géographiques et symboliques fonctionne pleinement dans cet épisode de l'histoire d'Elif. Traversant les frontières, elle est aussi traversée de frontières ; tout autant confrontée à leurs brouillages qu'opératrice de ceux-ci. Les rebondissements de son histoire se matérialisent géographiquement, dessinant une topographie de son itinéraire intime. Adolescente indécise de France, fiancée convoitée en Turquie dans les lieux d'implantation du réseau de parenté, jeune femme autonome à Istanbul, femme de tête en France imposant à son mari ce lieu de résidence et les conséquences professionnelles qui en découlent, Elif construit son parcours et son identité comme un espace-frontière. Dans cette histoire de mariage, comme dans celle de la sœur et du frère de Elif que nous ne détaillons pas ici, apparaît l'intrication complète de logiques souvent opposées comme "modernes" et "traditionnelles" ou comme "signe d'intégration" et "signe de repli" : le choix du conjoint a été laissé aux jeunes qui se sont d'abord connus en dehors du cercle des relations de proximité familiales et régionales ; mais pour Elif, l'urgence à se marier jeune, sans trop attendre, alors que sa sœur cadette est déjà fiancée, relève bien des normes matrimoniales de la Turquie rurale.

L'accord des parents est d'ailleurs sollicité et une rencontre est organisée en bonne et due forme. La volonté de se marier avec quelqu'un de Turquie, malgré la liberté de choix laissée par sa mère, manifeste aussi l'attachement de Elif à cet espace de référence, mais elle est surprise par le style de vie de sa belle-famille et n'imagine pas faire sa vie en Turquie. Alors qu'il sont détachés d'une conception lignagère de l'alliance, la façon de percevoir le couple semble faire pourtant peu de place à un projet de vie à deux réellement investi : Elif et son mari se sont mariés sans décider de l'orientation et de la localisation de la vie qu'ils allaient mener ensemble. Enfin, mariée à un homme de Turquie, Elif se trouve pourtant en position dominante dans le couple du fait de sa connaissance de la société française et de la dépendance professionnelle dans laquelle se trouve son mari vis-à-vis de sa belle-famille

On aurait donc tort d'interpréter, comme le font certaines grandes enquêtes, les formes prises par le mariage comme signes exclusifs d'intégration ou de repli : on voit bien ici comment, dans une même situation, se mêlent et se transforment des attachements faussement contradictoires. En outre, cette logique combinatoire n'apparaît possible que parce qu'il n'y a pas, d'un côté, un univers turc traditionnel préservé en Turquie ou par les parents, et de l'autre, un univers occidental, expérimenté ici par les jeunes. Il y a déjà croisement, combinaison, intrication dans les divers espaces et pour les différentes personnes. Ces situations s'inscrivent dans des logiques qui bouleversent la compréhension habituelle des frontières et des phénomènes d'acculturation.

La migration remet en cause les limites entre les groupes et les cultures non pas parce qu'elle les met simplement en situation de face-à-face mais parce qu'elle provoque des déplacements de frontières et des rapports différents aux frontières (entendues au sens concret comme abstrait). L'analyse, dont je m'inspire largement, du rapport au monde particulier que produit la mobilité à travers la figure du "diasporé" ou du "nomade" met en évidence ce phénomène (Tarrus, 1993). Dans cette perspective, U. Hannerz (1997) souligne l'intérêt qu'il y a à penser la frontière, entendue non comme ce qui sépare mais comme espace de rencontre, d'influence, de flou et de confrontation. Or la frontière n'est pas seulement celle que franchissent les migrants, ou la situation de confrontation que leur présence provoquerait entre deux cultures. D'une certaine manière ils sont eux-mêmes un espace-frontière, puisque c'est dans le vécu

même du migrant, dans ses actes, que s'opèrent des phénomènes de métissage. L'analyse de A. Sayad (1997) sur "qu'est-ce qu'être immigré" et plus encore celle qui porte sur "les enfants illégitimes" rend tout-à-fait compte de la façon dont la migration produit ce type de paradoxe.

Conclusion : métissage et subjectivation

Cette histoire n'est qu'un exemple, parmi de nombreux autres, de retournements de situation ou de choix combinant plusieurs logiques. En quoi ces reconfigurations peuvent-elles être comprises comme l'expression d'une compétence particulière, et pas seulement comme une instabilité ou l'effet d'une déculturation —registre souvent mobilisé au sujet des jeunes issus de l'immigration ?

De même qu'ils jouent sur plusieurs codes linguistiques (Hymes et Gumperz, 1989) plus ou moins maîtrisés —turc scolaire ou turc parlé par les parents, français de l'école, ou langage du groupe des copains— les jeunes actualisent, en situation et selon les circonstances, différentes références : valeurs de la famille et de l'honneur, volonté de préserver sa virginité, désir de réussite sociale, attachement à la Turquie, rêve du prince charmant, justification religieuse, désir d'autonomie ou passion amoureuse... Cette multiplicité n'apparaît comme dysfonctionnement que si l'on considère ces principes comme des valeurs absolues, or ils ne font sens qu'en situation. Les bifurcations de parcours et la mobilisation de références multiples peuvent, dès lors, être lues comme l'exercice d'une véritable compétence. Cette capacité à jouer de plusieurs registres, doit être comprise comme un enrichissement plutôt que comme un appauvrissement, dans la mesure où elle constitue une ressource de l'action. Le jeu entre divers territoires et entre divers univers de références permet de faire face à la situation même si cela ne signifie pas toujours que les choix opérés soient pertinents et évitent les souffrances et les échecs.

La migration, parce qu'elle multiplie les occurrences de croisement de normes et de codes pluriels, opère un processus de transformation des catégories pratiques et des catégories d'interprétation elles-mêmes : la tradition, l'altérité, les frontières, les identités... sont déplacées et modifiées. Les réorientations

observées s'appuient sur des principes de fonctionnement ou des valeurs, sur des normes qu'elles recomposent et qui deviennent de ce fait méconnaissables. De ce point de vue, il ne s'agit pas seulement de composer entre des références radicalement différentes qui seraient “déjà là” dans une sorte de pureté originelle. Le migrant et, *a fortiori*, l'enfant de migrant, n'est, en ce sens, ni totalement déterminé par des appartenances qui baliseraient étroitement son chemin, ni un acteur totalement libre face à une palette de choix qu'il composerait à sa guise. Il est engagé, par ses actions et réactions même, dans des processus de métissage (Laplantine et Nouss, 1997). La question n'est donc pas de savoir qui il est selon une pensée dichotomique : Turc ou Français, individu “libéré” ou pas, acteur qui fait ou qui serait sous l'emprise de fétiches, mais de considérer la dynamique du Sujet en acte —les « faitiches » selon le néologisme de B. Latour. Ce dernier évacue dans ce sens l'idée fausse que l'on puisse être détaché et propose de

"se pencher davantage sur ce qui fait agir, de se concentrer sur l'action plus que sur ce qui nous fait ou sur ce que l'on fait avec le souci toujours présent de démêler l'actif et le passif, la détermination et la liberté, etc."

(Latour, 2000, p. 197). Ainsi l'identité se construit-elle à travers les divers attachements que manifestent les actions de l'individu et par lesquels il les recompose et non, comme le veulent les Todd et Huntington, parce qu'on serait prédéfini par des structures fondamentales ou des cultures étanches auxquelles on appartiendrait de façon inéluctable.

Face à ces pseudo-théories simplistes, qui hélas se vendent bien, une analyse anthropologique fine et compréhensive doit permettre de donner à lire une réalité plus nuancée. Sa difficulté à se faire entendre, mais dans le même temps sa pertinence, tiennent au fait que, en connaissance de cause, elle se refuse à faire des diagnostics et pronostics définitifs sur *Le destin des immigrants* ou *Le choc des civilisations*. Une approche attentive aux attachements du sujet, entendus y compris dans leur dimension émotive, paraît donc à même d'éviter les écueils essentialistes évoqués plus haut.

Bibliographie :

J. Favret-Saada (1985), *Les mots, la mort, les sorts : La sorcellerie dans le bocage* ; Paris, coll. Folio/Essais, première édition 1977, Gallimard.

- U. Hannerz (1997), « Borders » in *International Social Science Journal*, n°154, décembre : Anthropology – Issues and perspectives : II - sousing out new possibilities, Blackwell Publishers/ UNESCO, pp.537-548.
- D. Hymes, J. Gumperz (1989), *Engager la conversation* ; Paris, éditions de Minuit.
- F. Laplantine et A. Nouss (1997), *Le métissage* ; Paris, Flammarion, collection Dominos, 127 p.
- B. Latour (1993), *Petite réflexion sur le culte des Dieux faitiches*, Paris, Synthélabo.
- B. Latour (2000), "Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement" in *Ce qui nous relie* ; coordonné par André Micoud et Michel Peroni, CRESAL, La tour d'Aigue, éditions de l'Aube, pp.189-206.
- A. Sayad (1997), *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* ; Paris, l'homme, l'étranger, De Boeck Université, (1^{ère} édition 1991).
- A. Tarrius (1993), « Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants », *Les annales de la Recherche Urbaine*, n°59-60, pp. 50-60.